

« Le paradis et l'enfer, quel manque de subtilité. »
Dans une larme, Gérald de Palmas

PROLOGUE

Merci de me consacrer votre après-midi et d'avoir accédé à ma demande atypique, contraire à toute déontologie. Il est vrai que l'arme que je pointe sur vous a des arguments convaincants. Oubliez-la et vous allez découvrir quelques beaux cas cliniques, dont le mien. Vous m'écoutez donc, avec intérêt je n'en doute pas, et participerez à la clôture d'un épisode turbulent de ma vie. Pour solde de tout compte. J'aurais pu aller à confesse, mais participer à une simagrée fondée sur la culpabilité m'est une idée insupportable. Et je ne cherche pas d'absolution. Nous n'irons pas davantage sous le volcan exciter mes monstres intimes, car telle n'est pas ma volonté et j'arrive à gérer ces bestioles. Qui plus est, vous ne me reverrez plus après mon récit. Il sera émaillé de dialogues qui éclairciront mieux les personnalités et vous éviteront de vous assoupir. Et ne vous étonnez pas ; pour distancier mon texte, je parlerai de moi à la troisième personne. La plupart des héros qui font partie de cette histoire ont disparu. Ils ne m'en voudront donc pas d'avoir fait revivre leur petit monde, à ma sauce. Alors maintenant, il vous suffit d'écouter.

CHAPITRE 1

Le cimetière s'enflait de rires gras. Ils claquaient sur les croix de pierre. Des groupes en noir à cheveux flamme attendaient la livraison du colis et libéraient leurs énergies vitales de bipèdes provisoires. Après le garde-à-vous macabre de la cérémonie religieuse, simplement animée par les signes de croix du goupillon, le défunt, Bernard Girard, imposait son retard. C'est vrai qu'il sortait de tôle, en Afrique, qui plus est, alors, un dernier petit plaisir, emmerder ceux qui restent, cela ne se refuse pas. La star apparut enfin, dans son costume de bois, chaperonné par les pompes, funèbres mais certifiées qualité, qui faisaient coulisser avec une précision chirurgicale le cercueil rutilant. Une rose blanche pour chaque participant, aspiré par une pesanteur aimantée vers le trou sans fond du destin futur et basta, on a déjà perdu assez de temps.

Celui-là, il ne viendrait pas hanter ses nuits. Bernard, avec, en sous-titre : « mauvais karma, vraie pourriture ». Cela avait été une petite gâterie de l'envoyer *ad patres* et un geste écologique pour la sauvegarde de l'humanité. Une empreinte carbone définitivement gommée, et ça, c'est bon pour la planète, comme le rappelait régulièrement cette animatrice télé à propos des gestes apparemment dérisoires qui aident, paraît-il, à moins saloper notre planète bleue. Y avait plus qu'à en parler à Greenpeace et, pourquoi pas, à Amnesty International. Car

en matière de droits de l'homme, le sieur Girard avait été un exécuteur de basses œuvres africaines pour le compte des services secrets français. En deux mots, une crapule mandatée.

Sa visite d'adieu à ses cibles, touchées coulées, Gabriel l'avait ritualisée. Question de service après-vente. Du perfectionnisme offert à ses employeurs. La certitude d'un dossier bien vertical. On ne sait jamais avec les macchabées qui ont parfois des envies de résurrection et veulent jouer les Jésus-Christ pour une télé-réalité. Et puis, il y avait au cimetière, dans la dramaturgie macabre, le frémissement presque sexuel du risque, les interrogations fugitives dans les regards, parfois embués, d'interlocuteurs inconnus. Mais qui diable est cet homme ? Parent éloigné du défunt, ami d'enfance, admirateur anonyme, badaud égaré, pervers fasciné par le cérémonial de la mort ?

En tout cas, ce type, entre l'Eurasien et le Latino, tranchait dans les fréquentations de feu Bernard Girard et de l'assistance mortuaire. Gabriel assumait avec bonheur son physique. Une taille, certes banale, mais un dosage plutôt réussi dans l'exotisme discret, mariant délicatement des touches thaïes et mexicaines – merci au détroit de Béring. Une masseuse balinaise l'avait même étiqueté taïwanais, lui, un pur produit du Poitou !

Avec lui, on se sentait en vacances, on ne savait pas trop où, mais la découverte semblait prometteuse. Côté vanille, il inspirait confiance avec une espèce de sérénité bouddhique à peine caricaturale, grâce au travail plus qu'à la conviction. Côté piment, une tension sculpturale du visage scotchait les regards et complétait l'invitation au voyage. Ajoutez-y des vêtements fluides clairs, un haut col – Mao tant qu'à faire – et vous aviez l'homme. Pour les enterrements, il se banalisait malgré tout à l'extrême, sécurité oblige. Ton sur ton avec la mort.

Pratiquement, il se sentait bien partout, s'adaptant aux circonstances et aux individus. C'était sa force et son talent dans

son activité souterraine mais lucrative. Il n'était jamais un intrus, finissait toujours par emporter l'adhésion et surtout la proximité corporelle indispensable dans son métier. Et là, devant la tombe encore ouverte de Bernard Girard, il jouissait de son pouvoir, de sa propre régulation des situations, de leur timing implacable. C'était maintenant seulement qu'il fallait s'éloigner, surfer négligemment, en feu follet souple, parmi les sépultures, pour retourner dans le monde des vivants. Ne lui manquaient qu'un cheval fidèle et un horizon écarlate, en technicolor, pour assurer le générique de clôture du dossier « Girard ». Une cerise sur le gâteau, grosse comme une orange. Il pensa soudainement à sa propre mort qu'il aimerait mettre en scène, un jour peut-être, en Arizona. L'Utah pourrait faire aussi l'affaire. Quoiqu'un final chez les mormons pouvait vous gêner l'extase. Sauter en *Ford Mustang*, pied au plancher, dans un canyon tendu de violet et moiré de rouge, ça avait quand même une sacrée gueule. Et probablement pas de douleur dans le cataclysme, moitié ferraille, moitié brasier (faudra faire le plein avant).

Sa disparition, il souhaitait en être le producteur exclusif, avec une bande-annonce de *blockbuster* hollywoodien. Gabriel Brady a l'honneur de vous présenter... sa mort ! Elle serait non pas le clou du spectacle mais une figure de style dans une série bien rythmée. La sobriété d'un point sur du papier millimétré, dans un mouvement d'ensemble structuré en clip infernal.

En sortant du cimetière, il aperçut au sommet d'une poubelle une paire de chaussures neuves, comme prêtes pour la grande aventure de la vie ou de l'au-delà. Il regarda la peinture, du 42, l'âge de sa victime. Sacré Bernard ! Il ne croyait tout de même pas qu'un enterrement c'était une partie de mosquée ! Il les remit à leur place, les orientant vers la maison de la mort, en invite au chaland qui passe. Puis il remonta vers

la station de bus, le regard fouetté par des lambeaux d'affiches électorales s'agitant sous le souffle d'une brise salvatrice. En Occident, on a les drapeaux de prière qu'on peut. Les faces déchiquetées des candidats battus grimaçaient, dérisoires, collections périmées de visages gondolés, dont un seul pouvait encore sourire. Un de ses futurs clients était peut-être parmi eux. La politique demeurait son milieu de prédilection, labellisé tous pourris, tous détruits. Cela donnait un sens à sa coupable activité, renforçant son cœur à l'ouvrage. Après, par déontologie, il fallait juste équilibrer la gauche et la droite, et si possible privilégier les « bling-bling ». Un bon nettoyage au couteau, cela vous débarrassait des scories de la culture fric. Sous les applaudissements tacites de nombreux citoyens. Du plus bel effet collatéral.

Un pauvre hère attira son regard et ses oreilles, lui imposant sa réalité immédiate. Dans une Cour des miracles improvisée, parmi les cartons et les vieux caddies, il psalmodiait son mantra : « Je vais te bulgariser le yaourt, je vais te bulgariser le yaourt », adressé au monde entier. Un édenté sans âge, si ce n'est celui de ses chicots caramélisés. Avec ses cheveux longs et ses yeux extatiques, il avait la présence d'un sâdhu sur les routes de l'Himalaya. Un roi des encombrants déjà dans les limbes du Greco. Ce genre de mélopée, c'était son truc, un mélange de méthode Coué et d'énergie vitale, de certitude de pouvoir encore vouloir, avec le petit supplément de carburant qui fait qu'on va y arriver, en tout cas qu'on y croit et qu'on finit par se respecter. Allez, cinq euros d'encouragement pour subsister un jour de plus, et bon vent, camarade !

Il fila les pieds légers, allègre, avide de se ruer sur une nouvelle partie d'écriture que son ordinateur allait lui suggérer. Au diable les jeux vidéo, tâtons du verbe. La décontraction d'après contrat dopait sa muse. Il aimait creuser à belles dents dans la roche dure des mots, les faire éclater en bouquets puis

les pétrir en phrasé gourmand. Parfois, il avait l'impression de mâcher le ciel et d'attendre qu'il pleuve des phrases. Ses thèmes étaient récurrents : relevés à fleur de peau de moments intenses, fragments de poésie urbaine, lettres hors limite de flashes féminins. Et aussi panégyriques festifs de ses victimes, petites signatures ironiques, si ce n'est affectueuses, qu'il envoyait au plus proche parent du dernier exécuté. Il ne s'agissait en aucun cas d'une autoabsolution personnelle dans le style « déculpabilisation *post mortem* ». Il tenait simplement à adresser à sa victime ainsi qu'à ses proches un cadeau d'accompagnement vers l'éternité, *in memoriam*, et de fabrication maison. Billet pour l'enfer inclus.

Avec Bernard Girard, il sentait que la rédaction allait pourtant être bien pesante, à l'image de son cercueil. C'était au marteau piqueur qu'il allait devoir attaquer sa prose pour dégager de leur gangue les anciens « avantages-produit » du trucidé. Pas grand-chose à se mettre sous la dent pour gommer les aspérités saillantes des noirceurs de Bernard ou titiller la curiosité d'un quidam surfant sur le net. L'intérêt du personnage – et donc celui de son maintien en vie – était microscopique. Même *Google* avait renoncé. Rien sur *Wikipédia*, pas d'inscription *Facebook*. Il n'allait quand même pas vagabonder du côté des *Copains d'avant*. Il utiliserait donc ce que ses oreilles avaient glané dans les conversations d'avant l'enterrement. Elles traînaient toujours dans le cercle des pleurants pour y trouver la pâte de ses mots. Qu'il complétait par ses fiches informatiques, renseignées après enquête minutieuse. Important pour bien négocier l'assaut final. Là, il avait un peu bâclé sa préparation de texte et le portrait sonnait creux.

L'écran bleu, tendu en offrande, lui agaçait les doigts. Le clavier-piano attendait son musicien. Allons-y pour la valorisation de cette ordure. C'est parti, mon Nanard !

La grande compil de ta carrière, Bernard, et de ta vie pas si brève que cela, d'autant qu'après quarante-deux ans on décline salement, peut être qualifiée, n'ayons pas peur des mots, d'épopée. Elle devait nécessairement se terminer en apothéose violente pour nourrir le mythe et accessoirement les vers.

Petit représentant en pharmacie à l'origine, tu as réussi, par ton talent et entregent, à devenir ce directeur commercial fêté dans toute l'Afrique : un grand gourou médecine man des Laboratoires Schmerk, distributeur de gélules multicolores pour guérir vos bobos à vous les femmes en boubou.

Hâbleur de génie, tu as su convertir aux vertus de la santé capitaliste les officines villageoises les plus reculées, en créant le besoin sur des maladies inconnues des tropiques. Taillé pour l'aventure, tu es devenu un véritable éducateur sanitaire, incontournable dans tout le golfe de Guinée. Digestion ou dépression, tu avais réponse à tout, faisant claquer haut l'étendard Schmerk, dorénavant en berne, comme le début de ton prénom semblait déjà le promettre.

Alchimiste du look et du port, tu aimantais toutes les convoitises des dames de là-bas, en silhouette emblématique d'un futur à portée d'une nuit.

Et tu rendais bien des services. L'axe nord-sud, Paris-l'Afrique, était ton autoroute. C'était toi qui encaissais les péages, convoyant la vérité blanche ou, lorsqu'il le fallait, les valises problématiques aux vertus diplomatiques. Sans les avoir connues, tu réinventais à toi seul l'esprit des colonies.

Et voilà que tu nous plantes, comme je t'ai planté, à ma manière, pour mieux cultiver le jardin du Bon Dieu. Évite d'y semer de mauvaises herbes. En échange, tu pourras sans doute lui refourguer tes derniers stocks de médicaments grâce à tes boniments de commercial au long cours.

Remercie-moi, car je t'évite la retraite que tu craignais déjà, avec son cortège de débâcles et de débandades.

Bernard, grâce à ton humble serviteur, tu entres au bon moment dans la légende de ces hommes providentiels qui ont forgé l'Afrique moderne et formé ses élites en leur rappelant d'où ils sortaient, de la brousse, et où ils allaient, au Sahel.

Ton épouse Pierrette continuera à diffuser tes bonnes paroles et tes meilleures blagues, quitte à ce que je l'aide pour ses textes, si elle sèche.

Un petit bonbon au poivre qui devrait faire l'affaire. Fallait pas non plus en balancer des tonnes, après tout, cet enfoiré n'avait été qu'un modeste entremetteur. Il glissa la lettre dans une enveloppe et l'enveloppe dans le petit colis où dormait le couteau nettoyé, arme du crime. Puis il géra au mieux l'envoi.